

Le témoignage de Mgr Hilarion Capucci

par Thierry SCHELLING s.j., Genève

A l'invitation de l'association Racines palestiniennes, basée à Genève, l'ancien exarque grec-catholique de Jérusalem, Hilarion Capucci, a récemment séjourné sur les bords du lac Léman afin de témoigner de la souffrance du peuple palestinien. «Cadeau» à l'improviste, selon les mots du curé de Carouge Alex Niering, le prélat a été invité à concélébrer le dimanche 27 mai et à partager sa vision du conflit israélo-palestinien. Il a ensuite accordé un entretien à «choisir».

Né à Alep en 1922, ordonné prêtre en 1947, Mgr Capucci est membre de l'Ordre Basilien d'Alep et évêque de l'Eglise melkite catholique depuis 1965.¹ Il œuvra beaucoup pour la cause palestinienne et s'est retrouvé parfois à la une des quotidiens. On se rappelle son arrestation, en 1974, par les autorités israéliennes sur l'accusation de convoier des armes dans sa voiture au bénéfice de la résistance palestinienne.

Si l'on garde à l'esprit son travail d'intermédiaire entre Téhéran et les gouvernements occidentaux dans les premiers temps de la révolution en Iran, la figure d'un chrétien assoiffé de justice pour et au nom des plus faibles se dessine. Ayant toujours eu le soutien du patriarche de l'Eglise melkite Maximos V (maintenant émérite) et d'une majorité du synode, Mgr Capucci a été remplacé à Jérusalem en 1981 par Loufti Laham, lequel vient d'être élu patriarche de son Eglise. Mgr Capucci vit à Rome et voyage encore passablement pour sensibiliser à la question palestinienne.

«L'Eglise de Jérusalem est agonisante !» a clamé Mgr Capucci durant son sermon. Les

chiffres parlent d'eux-mêmes : des 500 000 chrétiens, toutes confessions confondues, dans les années 60, 350 000 ont quitté la Palestine pour la diaspora. Il ne resterait donc plus que quelque 150 000 chrétiens dans le berceau du christianisme, enrichis certes par une diversité de rites (luthérien, anglican, catholiques romain et oriental, grec-orthodoxe, arménien, éthiopien, copte, syrien), mais affaiblis par l'exode de ses forces vives vers l'Europe et les Amériques.²

Mgr Capucci parle en tant que pasteur d'un peuple qui n'en peut plus de l'oppression et de l'absence de dignité fondamentale qui dure depuis des décennies. «Mon troupeau, ce sont les Palestiniens. (...) Depuis le 29 septembre 2000 (début de l'Intifada), il y a eu 600 morts martyrs, 30 000 blessés dont 7 000 handicapés ou mutilés ! (...) L'Intifada, c'est la rébellion d'un peuple tout entier ! (...) Car les Palestiniens ne sont pas des émigrants réfugiés, mais un peuple à part entière, avec une culture, une histoire, des coutumes, un folklore. (...) Et mon peuple en ce moment a faim !» Les mots sont clairs,

les idées aussi. «C'est les cœurs que j'essaie d'acquérir...»

Deux images restent gravées dans ma mémoire. La première, c'est la présence, côte à côte, à l'autel de l'église Sainte-Croix, de ces deux pasteurs catholiques, l'un occidental, l'autre oriental. Différents dans l'apparence, un dans la confession d'une même foi. Apprendre à penser notre confession comme plurielle, voilà le premier pas vers la paix entre les Eglises. C'est

aussi tout le dialogue entre l'Évangile et les cultures...

La seconde est peut-être la main de Mgr Capucci, petite et qui s'agrippait avec fermeté à la mienne pour traverser la rue. Trotinant, cet homme à la silhouette fine semblait s'appuyer sur moi, alors que c'est lui qui nous avait rempli d'une force enthousiaste par son témoignage. «Ah, si je t'oublie Jérusalem, que ma langue se colle à mon palais...»



Mgr Capucci, quelles sont vos revendications essentielles ?

«Entre 1948 et 1967, nous avons, nous Palestiniens, fait la concession suivante : si jadis nous voulions purement et simplement la restitution des territoires occupés - revendication qui pouvait être synonyme d'un appel à la destruction d'Israël - aujourd'hui, nous voulons l'autonomie réelle pour les Palestiniens du 21 % de la Palestine, c'est-à-dire de Gaza et de Cisjordanie. Voilà l'Etat de Palestine pour lequel nous nous battons. En d'autres termes, nous reconnaissons qu'il y a deux peuples voisins qui ont droit chacun à leur Etat propre. Nous voulons simplement œuvrer pour notre droit à avoir un Etat. Mais nous nous faisons l'avocat d'une collaboration commune des deux peuples qui vivent dans la région pour le bien de tous.»

Quel statut donneriez-vous à Jérusalem ?

«Jérusalem est le berceau de trois religions. En tant que ville occupée, elle fait partie de l'ensemble des territoires à restituer. Mais pour le moment, nous travaillons sur la restitution du 21 % dont je vous ai parlé tout à l'heure. Néanmoins, Jérusalem devrait être un symbole d'ouverture. Je vou-

drais une Jérusalem ouverte, sans frontières.»

Quelques mots sur la vie des Palestiniens.

«Comprenez-moi bien. Le peuple palestinien est un peuple souffrant. Une partie vit en exil, loin de sa patrie. C'est une mort morale que nous vivons, nous exilés, lorsque nous ne sommes pas sur notre terre. Puis il y a les réfugiés dans les camps qui subissent des conditions inhumaines de survie. Enfin, des Palestiniens vivent comme des étrangers chez eux, car ils sont sous occupation. Voilà la situation de facto de mon peuple...» (Mgr Capucci s'arrête, ému.)

Les Palestiniens sont un peuple musulman et chrétien. Comment le dialogue se vit-il entre les deux ?

«Pour nous, Orientaux, la religion n'est pas une étiquette. Nous jugeons sur le comportement. Une bouteille peut porter l'étiquette «eau» et contenir du vin blanc... Non, pour nous, la religion, c'est notre faire. Voyez, je suis assis à côté de mon ami palestinien et président de Racines palestiniennes qui est musulman³ et nous travaillons ensemble. Pour nous, Palestiniens, la religion n'est pas un facteur de division.»



«L'Intifada, c'est la rébellion d'un peuple.»

Votre réaction par rapport au silence du bloc arabe vis-à-vis des Palestiniens ?

«J'aurais trop à dire, alors je préfère garder le silence. Mais il y a quelques jours, une conférence des pays musulmans s'est tenue au Qatar, et le sujet était à l'ordre du jour. Il faut peut-être juste rappeler que, directement ou indirectement, la Palestine a été la raison des nombreux conflits locaux de ces dernières décennies...»

**propos recueillis
par Thierry Schelling**

¹ L'Eglise grecque-melkite catholique est née en 1724, de la division dans le patriarcat d'Antioche entre des partisans favorables au catholicisme à la suite de l'apostolat missionnaire de religieux catholiques. Héritière de Byzance, mais

profondément arabe, catholique de par son obédience à l'évêque de Rome, et cependant organisée selon les canons orientaux de l'Eglise «Une», c'est-à-dire en un synode autonome qui gère ses affaires d'une manière indépendante, elle nomme ses évêques qui sont ensuite confirmés par le siège de Rome. Cette Eglise compte plus de 1 million de fidèles dont la moitié (si ce n'est plus !) vit en diaspora.

² Des structures ecclésiales ont été érigées sur ces continents afin d'assurer la réorganisation culturelle et culturelle de ses myriades d'Orientaux émigrés. C'est ainsi que l'on trouve, pour les seuls Etats-Unis, près de 75 évêques orientaux orthodoxes et quelques 20 prélats orientaux catholiques, témoins d'une réelle vie des chrétiens d'Orient loin de leurs patries !

³ Lequel, en compagnie d'autres compatriotes musulmans, a assisté à la messe du matin avec recueillement.